

Nous avons tant besoin du frémissement d'aile,
De ces milliers d'oiseaux qui suivent l'hirondelle.
Redoutant comme nous la feuille qui jaunit,
Le ruisseau qui s'arrête et l'ombre qui pâlit ;
Nous avons tant besoin, pour nos cœurs sans courage,
Que l'univers sur nous verse son doux ramage,
Pour notre âme douteuse et notre corps mortel,
Nous avons tant besoin, de croyance et de ciel !

Arrêtez-vous, beaux jours ! oh ! n'allez pas si vite !
Laissez flotter sur nous ce ciel qui nous abrite,
Ces flocons nuancés d'encens et de chaleur
Qui s'exhalent sur nous comme un parterre de fleurs !

MADAME HERMANCE LESGUILLON.



LE NID.

Moins on tient de place, plus on est à couvert ;
une feuille suffit au nid de l'oiseau mouche.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

DE ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble :
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble ?
Pour la couvrir, vois-tu les rameaux se ployer ?
Les petits sont cachés dans leur couche de mousse ;
Ils sont tous endormis !.. Oh ! viens, ta voix est douce
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encore la mère les recouvre ;
Son œil appesanti se referme et s'entrouvre,
Et son amour long-temps lutte avec le sommeil :
Elle s'endort enfin. . . . vois comme elle repose !

Elle n'a rien, pourtant, qu'un nid sous une rose
Et sa part de notre soleil !

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile :
A peine s'il contient sa famille tranquille ;
Mais là le jour est pur et le sommeil est doux,
C'est assez ! Elle n'est ici que passagère,
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous !

Et nous, pourtant, mortels, nous, passagers comme elle,
Nous fondons des palais quand la mort nous appelle.
Le présent est flétri par nos vœux d'avenir ;
Nous demandons plus d'air, plus de jours, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand ! Ah ! faut-il tant de place,
Pour aimer un jour. . . . et mourir.

E. SOUVESTRE.

LE RAMEAU BENIT.

DERS la fin de l'année 1801, une chaise de poste
qui avait parcouru, au grand galop de quatre
chevaux, la route qui conduit de Bordeaux à
Bourbon-Vendée, s'arrêta subitement à quelques
kilomètres de cette dernière ville.

—C'est ici, mon colonel, dit le postillon en mettant
pied à terre. Voici le chemin qui vous mènera au bourg
de G***

—Conduis ma voiture à Bourbon, puisque tu ne peux
me mener jusqu'au bourg ; mais, auparavant, indique-moi d'une
manière exacte la route que nous aurons à suivre pour y arriver,
répondit un des voyageurs qui descendaient en ce moment de la
chaise.

—Prenez ce chemin couvert, mon colonel ; au bout vous trou-
verez une vaste lande qu'il vous faudra traverser tout entière, et
puis vous arriverez aussitôt au village de B*** dont tous les habitans
s'empresseront de vous enseigner le chemin du bourg, surtout
s'ils croient voir en vous un voyageur généreux.

—Ce qui veut dire qu'il ne faut pas oublier ton pour boire, n'est-
ce-pas ?

—Vous êtes bien bon, mon colonel.

—Tiens, prends et pars.

Le colonel et son compagnon suivirent le chemin couvert indi-
qué par le postillon. Le premier s'appelait Maurice Lambert ;
l'autre, capitaine dans un régiment de cavalerie légère, se nom-
mait Félix Durtal.

—Savez-vous pourquoi je me suis arrêté ici et j'ai renvoyé ma
voiture ? dit le colonel à Félix.

—Je l'ignore et je me le demande, mon colonel.

—C'est parce que ces lieux me sont chers ; c'est parce qu'ils
me rappellent de doux souvenirs et que je veux les visiter.

—De doux souvenirs ? Mais n'est-ce pas ici, mon colonel, que
vous avez été blessé, il y a quelques années ?

—Oui Félix, c'est ici que j'ai été blessé, pendant cette guerre
cruelle où j'ai perdu tant de bons et de braves amis ! lutte sanglan-
te et acharnée, dans laquelle j'ai vu tomber morts mes deux frères
et mon vieux père ; combats de désolation, qui m'auraient vu suc-
comber aussi sans le secours d'une jeune fille.

—Une jeune fille ; vous ne m'aviez-jamais parlé de cette aven-
ture colonel... Et sans doute votre libératrice était belle ?

—Oui ! belle comme un ange ; malheureusement c'était une
chouane.

—Et ! qu'importe ! répondit Félix. Je ne suis plus républi-
cain près des femmes. Pourvu qu'elles soient bonnes et belles,